

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 38

Artikel: Drôle de pays : [1ère partie]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205348>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pourquoi donc, lorsqu'on n'y est pas tenu, s'aller fourvoyer dans le mâquis de la procédure, où seuls les hommes de loi peuvent se reconnaître... quand ils s'y reconnaissent et qu'ils n'y font pas, à la faveur de l'obscurité des textes et de la complication des formes, une partie de cache-cache ou de colin-maillard avec plaignants et prévenus.

Incidents, inscriptions au procès-verbal, récusations, vices de forme... et de fond, questions principales et questions subsidiaires, réquisitoire, plaidoiries devant le jury et devant la Cour, répliques, dupliques, verdict, jugement et patati et patata. Quel fatras ! Brrr !

Combien nous aimons mieux la manière expéditive de Salomon ou le chêne patriarchal de Saint-Louis, ou encore la façon simple et ingénueuse de ce bon juge allemand dont les journaux ont parlé ces jours derniers, et qui pour découvrir l'auteur d'un vol commis dans une maison de maîtres, eut recours à un amusant statagème.

Vous le connaissez ?... Comme ce bon juge soupçonnait un des domestiques d'être l'auteur du méfait, il les fit tous comparaître devant lui, et connaissant leur superstition, il leur tint à peu près le discours suivant :

— Je sais que le voleur est parmi vous, j'en ai la preuve absolue. Dans cinq minutes je saurai exactement comment il se nomme.

En ce disant, il prit un paquet de petites baguettes, toutes d'égale longueur, et en remit une à chacun.

— Maintenant, dit le juge, la baguette de celui qui a commis le larcin croîtra d'un centimètre dans ses mains.

Quand, quelques instants après, il rassembla les baguettes, l'une d'entre elles avait diminué tout juste d'un centimètre. Le voleur, craignant d'être découvert, avait rogné la sienne, pour qu'on ne s'aperçût pas de sa croissance.

Il était pris.

Encore les canards.

La citation d'un passage de Darmstetter que nous avons faite il y a huit jours, à propos de canards, est devenue tout à fait inintelligible à la suite de l'omission de trois lignes ; aussi la redonnons-nous aujourd'hui en entier :

« Le xvi^e siècle et encore le xvii^e disaient également : *Donner, vendre à quelqu'un un canard à moitié* (en le faisant passer pour un canard entier), pour dire : tromper quelqu'un, lui en faire accroire. De là *donner, vendre à quel-*

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

DROLE DE PAYS

Il est un livre, que tous nos journaux à son apparition, ont chaleureusement recommandé à nos lecteurs. Nous nous associons pleinement à cette recommandation. Il s'agit de *Trois ans chez les Canaques*, édité par la librairie Payot et Cie, à Lausanne.

Notre infortuné compatriote, le « Père Vanille », assassiné à Paris de façon si mystérieuse, a eu une existence des plus mouvementées. Dans ses voyages, il a vu beaucoup de choses, il les a bien vues et les conte avec une originalité qui leur donne une saveur toute particulière. Pour permettre à nos lecteurs d'en juger et leur donner goût de lire tout l'ouvrage, nous en publierons, aujourd'hui, et samedi prochain, quelques fragments. Voici :

La mode à Papeete.

Maintenant, parlons des Canaques, autrement dit des indigènes ; c'est une fort belle race, bien découpée, très bonne, qui me rappelle un peu les indigènes de la République Argentine ou ceux du Mexique. Ils n'ont pas encore adopté les modes de Paris, quoique peut-être ils se vêtent

qu'un un canard, et, par une nouvelle simplification, c'est un canard, une tromperie, un mensonge, une fausse nouvelle. »

ENCORE UNE BOMBE !

D RIN, drin, drin.

— Voilà !

— C'est madame X. qui répond ?

— Elle-même.

— C'est Louis *** qui téléphone. Et comment allez-vous, madame ?

— Très bien, merci, et vous-même ?

— Mais ça va ; je vous remercie. Jules est-il à la maison ?

— Non ; il doit être à son bureau.

— Ah ! voilà. Vous ne savez pas, madame, si c'est lui qui va là-bas, pour le journal ?

— Où, là-bas, et pourquoi donc ?

— Mais pour la bombe ! Je vais passer à son bureau. Merci et au revoir, madame.

Telle est la conversation téléphonique qui eut lieu, l'autre jour, entre l'épouse d'un de nos rédacteurs lausannois et un ami de son mari, journaliste également.

*

Vingt minutes après, M^{me} X. sortait pour quelques emplettes. Naturellement, elle fit part de la nouvelle à la femme de l'épicier, sa voisine.

L'épicier, à son tour, conta l'événement sensationnel à toutes clientes qui suivirent. Bientôt on en parlait partout. A la boucherie, à la laiterie, à la boulangerie, c'était le gros sujet de conversation. Des groupes se formaient devant les portes.

L'anxiété étreignait tout le quartier.

— Eh ! voyez-vous, madame, au jour d'aujourd'hui, on ne peut plus dormir tranquille.

— Ne m'en parlez pas, ma chère ! C'est épouvantable ! Voilà qu'on lance des bombes chez nous, maintenant.

— Je parierais que c'est encore un Russe qui a fait le coup. On n'est pas assez sévère à leur égard.

*

Il était tard déjà, quand rentrèrent les deux journalistes.

Chose singulière, ils n'avaient nullement l'air de gens qui viennent d'assister à un terrifiant spectacle. Bien au contraire, l'entrain, la gaieté illuminait leurs visages. Ils avaient même l'air un peu « partis ».

Affaire sans doute de s'étourdir pour ou

en général un peu plus que leurs ancêtres du temps du capitaine Cook. Malgré le sacramental « Honneur aux dames », je commencerais par les hommes, vu que le chapitre réservé aux personnes du beau sexe sera sans doute sensiblement plus long.

La pièce fondamentale du costume des hommes et celle qui, à la rigueur, constitue l'unique vêtement, est le *pagne ou pareu* (prononcez *paréou*), ainsi qu'on le nomme ici. C'est un tissu fort mince, rouge ou bleu, avec des arabesques blanches ou jaunes ; il est de la grandeur des trois quarts d'un drap de lit, coupé dans le sens de la largeur. On le plie en deux et on l'adapte en dessus des hanches, de manière à former une petite jupe ou tablier circulaire qui tombe jusqu'aux genoux. Avec cela, un homme peut se considérer comme déjà vêtu à Tahiti ; c'est aussi simple que le système caleçon de bain, seulement au lieu de se bifurquer en deux canons, l'article fait jupette. Mais à Papeete, les indigènes se parent le luxe d'une chemise et d'un chapeau de paille. On laisse la chemise flotter librement par-dessus le *pareu* qu'elle recouvre à moitié ou bien on l'engaine en dedans ; il n'y a pas de règle pour cela, c'est le bon goût de chacun qui décide. Le dimanche, pour se faire beau, les uns mettent des pantalons et des chemises propres ; dans ce cas alors, on laisse invariablement flotter la chemise par dessus le pantalon, sans doute, pour faire voir qu'elle est bien belle du haut en bas.

blier, pour tromper l'angoisse qui étreignait leur cœur.

Leur entrée au café du quartier fit sensation.

Les clients s'empressaient autour d'eux et questionnaient tous à la fois :

— L'explosion a-t-elle été forte ?

— Y a-t-il des morts ?

— Des blessés ?

Les journalistes, ahuris, écoutaient ce flot de paroles de l'air de quelqu'un qui cherche à déchiffrer un rébus.

— Mais enfin, quoi, que voulez-vous dire ? fait l'un d'eux, impatienté. Des morts !! Des blessés !! Qu'est-ce donc ?

— Mais... la bombe !...

A ces mots, nos journalistes partent d'un immense éclat de rire.

Les assistants les regardent, ahuris à leur tour.

Enfin, tout s'explique.

— La « bombe » en question n'avait rien de terrifiant. Il n'y eut pas d'autre explosion que celle de la joie populaire, pas d'autre détonation que celle du canon « Le Démocrate », qui tirait des salves en l'honneur du héros de la fête.

La « bombe », dont la nouvelle imprévue avait semé l'alarme dans tout un quartier, n'était que la petite fête offerte, il y a quelques jours, par les communes de Lavaux à M. Eugène Fongallaz, à l'occasion de sa nomination au Conseil d'Etat.

BENN.

CLLIA DAI Z'« OSIERS JAUNES »

Dau temps qu'on ne savâi que lo patois — l'étai lo bon temps — on bravo Dzorattâi l'iré venu avau mena dei truilliés à n'on monsu. Et stu monsu, l'est lo bon Louis Favrat què la contavè, donstu monsu qu'etai prau conteint de s'n homme, lai eintrèva dinse :

— Dites-voir, Abram, ne pourriez-vous pas m'amener un char d'osiers jaunes ?

— Holâ, to parâi, que lai repond.

Et s'en retourne amont. Mâ tot ein allein, sè peinsè dinse... dai z'osiers jaunes... qu'è-t-e que lè po dai z'affèrè ?

Et quand l'è r'amont, ia demandé au vesin Dzaquè, cein que cein vo dere : dai z'osiers jaunes.

— Dai z'osiers jaunes, que lai repond lo vesin... Diable l'einlèvai se vau pas être dai verdaire ! (des verdiers).

Quant aux chapeaux, ce sont des chapeaux de paille qui n'ont rien de particulier, sauf que leur propriétaire aime parfois à l'enguirlander d'une couronne de feuilles ou d'une broussaille quelconque. Ceux qui n'ont pas de chapeaux, les remplacent simplement par une couronne de feuilles. De bas, de chaussures, oh alors ! il n'en faut pas parler ; ces meubles incommodes n'ont pas rencontré de sympathies à Tahiti et sont bannis à l'unanimité des modes caniques.

Arrivons maintenant aux personnes du sexe opposé. Le costume des femmes indigènes et aussi des Européennes d'ici, consiste en une espèce de peignoir ; c'est un vêtement très léger, qui flotte librement du haut en bas sans serrer la taille. Il y en a un peu de toutes les couleurs, mais ceux qu'on rencontre le plus souvent sont les blancs, les roses et les noirs. On les porte plus ou moins longs ; tandis que les uns laissent à découvert une partie des jambes, d'autres ont une traîne de trois à quatre pieds de long, c'est l'extra-chic de la mode. Mais la dite traîne n'est pas faite pour traîner, car elle s'userait vite et il faut être économique. Aussi, pour arpenter les rues avec son peignoir à traîne, la Tahitienne cueille de la main gauche le dit appendice, le fait passer sous son coude et en maintient l'extrémité serrée sur son cœur ; à les voir ainsi serrer amoureusement le bout de leur traîne, on s'imaginerait qu'elles tiennent un diamant de cinquante mille francs. En fait de coiffure de

SI C'ÉTAIT COMME EN 1709 !

Les prophètes de malheur — sont-ils pressés ! — nous annoncent un hiver précoce et très rigoureux. Mille indices plus ou moins certains confirment, paraît-il, cette triste prédition. Les fourmis manifestent une grande agitation, les tiges des gentianes sont très hautes, les bruyères promettent une floraison extraordinaire, les hirondelles font leurs malles, etc., etc.

L'hiver sera ce qu'il sera ; on le verra toujours assez tôt. En attendant, rappelons cette amusante pochade, attribuée à Piron.

*

Croyez-moi, quel que soit l'hiver qui nous arrive, La nature, aujourd'hui, ne produit rien de neuf, Il ne vaudra jamais l'hiver dix-sept cent-neuf. C'était cet hiver-là qui valait bien la peine Que pour le célébrer on réchauffait sa veine ! Non, jamais, belle Agnès, vous n'en verrez autant, Le thermomètre baisse et, presque au même instant, Dans la cave des dieux, l'ambroisie est gelée ! En versant le nectar, Ganymède a l'onglée. Tous les dieux en traîneaux, dans le trajet qu'ils font, Ebranlent le plancher qui nous sert de plafond ! Vénus même se chauffe, et, pour plus dire encore, Dans son lit — à midi — la vigilante Aurora, Entr'ouvrant les rideaux de son palais vermeil, Appelle les rayons de l'avare soleil... Neptune, au fond des eaux, gèle près d'Amphitrite ; En soufflant dans ses doigts, maint Triton prend la [suite !

Dans sa barque, immobile, on voit pleurer Caron : Tous les morts, en patins, traversent l'Achéron ; Et Cerbère, d'écume inondant sa mâchoire, Jappe, par trois fois trois, en demandant à boire. Zéphir n'ose souffler ; les chênes tout fendus Des Dryades en pleurs laissent voir les bras nus ; Cybèle se renferme à mille pieds sous terre ; Sylvain bat la semelle avec Pan, son frère ; Et dans le vain espoir de s'entendre appeler, L'Echo transi des bois, désapprend à parler.

Le sommeil électrique.

En appliquant un courant électrique de haute fréquence sur une dent malade, on a pu opérer l'extraction de celle-ci sans aucune douleur pour le patient.

Une série d'expériences faites sur des animaux ont prouvé que les courants électriques à haute fréquence possèdent les mêmes propriétés que le chloroforme.

Quand un animal, chien ou lapin, est mis dans le circuit que traverse un courant de haute fréquence, il tombe sur le flanc et s'endort d'un sommeil paisible et profond. Si on le soulève

promenade, elles se mettent des chapeaux de paille enguirlandés, ou bien des couronnes de fleurs. C'est bien beau d'avoir des peignoirs rose tendre ou blanc, parsemés de petites fleurettes et par dessus trente-six kilomètres de traîne, mais ce qui est encore plus beau, c'est qu'avec tout cela, elles vont, de même que les hommes, les jambes et les pieds nus et elles n'ont pas peur de les montrer, car c'est la mode d'aller ainsi.

Elles ont une démarche masculine qui ne leur sied pas mal, et qui ne les empêche pas d'avoir une certaine élégance, surtout le dimanche lorsqu'elles se font belles. Mais si par hasard quelques-unes, pour éclipser ses compagnes ou singler les Européennes, s'aventure dans la rue les pieds emprisonnés dans des brodequins, mon Dieu ! alors faites votre possible pour ne pas vous évanoir à la vue de cette démarche de charretier ; il faut avouer toutefois qu'on n'en voit pas souvent parées de la sorte des plumes du paon. Le peignoir est donc le vêtement général de l'élément féminin à Tahiti ; cependant, pour vaquer à leurs travaux, les femmes indigènes souvent n'ont simplement qu'une chemise ou bien un soupçon de chemisette largement échancrée devant et derrière et serrée à la taille par le *pareu* que, de même que les hommes, elles laissent descendre jusqu'aux genoux.

par la peau, il reste flasque et inerte. On peut le pincer, le piquer, le couper, il reste insensible et ne réagit en aucune façon. La durée du sommeil et de l'anesthésie peut être prolongée pendant deux heures et plus sans aucun inconvenient pour leur santé. Il suffit d'interrompre le courant pour réveiller l'animal. Celui-ci se met aussitôt sur ses pattes et gambade joyeusement.

Un docteur a eu recours aux courants de haute fréquence pour endormir une malade et exécuter une opération douloureuse. Au réveil, la malade a dit n'avoir ressenti aucune douleur.

Voilà donc une nouvelle application de l'électricité qui, en vérité, n'est point banale.

Que voulez-vous de mieux ? — Il n'y a pas très longtemps on lisait dans nos journaux une annonce recommandant l'emploi d'une pomade merveilleuse, « excellente, disait l'avis, pour la croissance et la chute des cheveux ».

A LA PORTÉE DE TOUS !

On a fait dernièrement un concours de centenaires ; on fait des concours à tout propos, maintenant. C'est une dame belge, plus que centenaire, qui a obtenu le prix. Aussitôt les reporters — le reportage est comme les concours : on en fait à propos de tout et de rien, surtout de rien ; c'est une manie — aussitôt donc les reporters d'assaillir la bonne vieille et de lui demander sa recette.

A quelle heure se lève-t-elle et sur quel pied ? Que mange-t-elle à son petit déjeuner et de quelle main tient-elle sa tasse de café, de thé, de lait ou de chocolat ? Vit-elle à huis clos ou huis ouverts ? De quoi se compose son dîner ? Est-elle végétarienne ou « carnivore » ? Mange-t-elle son potage brûlant, tiède ou presque froid ? Met-elle de l'eau dans son vin ou du vin dans son eau ? Quels sont ses auteurs préférés et de quel journal fait-elle sa quotidienne nourriture intellectuelle ? Quelle est l'heure de son coucher ? Prend-elle encore quelque nourriture avant de se mettre au lit ; une pomme, par exemple, c'est excellent, dit-on ? Dort-elle étendue sur le dos, sur le côté droit ou sur le côté gauche ; les bras dessus ou dessous la couverture ? Ignore-t-elle les médecins et les pharmaciens ? Enfin, horrible détail : ronfle-t-elle ?

Vous riez... Mais tout cela est très important et d'un intérêt palpitant. Pensez donc, il y a tant de gens qui désirent atteindre au moins la centaine.

Mes voisines.

Les locataires du rez-de-chaussée sont des indigènes ; ils forment deux intérieurs distincts. Je ne connais guère l'élément masculin, car ces apôtres sont les trois quarts du temps à la pêche dans leur pirogue. La douce compagne de l'un des gars reste au logis pour vaquer aux travaux du ménage : c'est une belle grosse dame canaque, genre femme Hercule, qui, lorsqu'elle se déplace, se drape dans toute sa majesté, faute de se draper dans autre chose que dans une courte chemisette, qui laisse à découvert les plus beaux bras, les plus belles épaules, la plus belle gorge et les plus beaux mollets du monde. Le dimanche, qui est son jour de promenade, elle arbore de préférence un beau peignoir rose avec une traîne colossale. Telle est Tetea ; elle a une fillette de quatre ans environ, Iti, qui est un joli petit chérubin, pas tout à fait rose et blanc cependant, mais couleur croise de fusil, comme sa mère. Son costume consiste en un embryon de chemise ou parfois un petit peignoir couleur sirop de groseille.

L'autre grande pièce du rez-de-chaussée est habitée par une vieille femme qui s'occupe de blanchissage et aussi un peu de pêche à ses moments perdus. Celle-ci se revêt généralement d'un peignoir noir qu'elle serre à la taille au moyen d'un *pareu* afin de pouvoir vaquer plus commodément à ses travaux. Elle sait aussi se faire belle en se

Eh ! bien, pour leur gouverne, qu'elles sachent, ces personnes-là, que ces macrobiens — macrobien, enne, du grec *makros*, long, et *bios*, vie : se dit de ceux dont la vie se prolonge au delà du terme ordinaire (*Dict.*) — appartiennent presque tous aux classes pauvres. Voilà donc une première condition que l'on peut remplir aisément.

Vous récontrez sur les routes, dit Rochefort, des chemineaux nonagénaires qui ont passé leur existence à se nourrir de détritus, à cacher sous les arbres ou dans des bottes de foin, et qui n'en font pas moins leurs dix lieues par jour, ne sont atteints d'aucune infirmité et lisent sans lunettes, quand ils savent lire.

Par contre, les fortunés qui ferment constamment les fenêtres, de peur des courants d'air, ne dégustent que les morceaux les plus fins, n'ont pas le plus léger rhume de cerveau sans appeler en toute hâte le docteur, mènent une existence souvent précaire et meurent à mi-chemin. C'est à se demander si on ne vivrait pas plus vieux en négligeant toutes les précautions dont on s'entoure et en supprimant tous les remèdes qu'on se croit obligé d'absorber.

Il est toutefois probable, c'est toujours Rochefort qui parle, que la dame belge, arrivée première dans le concours des centenaires, n'a pas pris de sa santé plus de soin qu'une personne décédée à la fleur de l'âge.

Le régime le plus facile à suivre, même en voyage, est donc, en somme, de n'en préférer aucun. Se laisser vivre sans s'inquiéter de la vie est encore le meilleur moyen de la prolonger, et pourvu qu'on se garde des champignons vénéneux, que des ignorants, qui croient s'y connaître, vont cueillir dans les bois, on ne meurt pas plus vite en mangeant de la soupe aux choux qu'en s'offrant des spoons au samos et des bécasses sur canapé.

Rochefort nous paraît avoir bigrement raison et ses préceptes ont en tout cas ceci de bon, qu'ils sont des plus faciles à suivre.

Foule ! — Il y avait foule, hier soir, à la représentation de réouverture du *Kursaal*. Et ça va continuer. D'abord, nous l'avons dit déjà, d'importantes améliorations ont été apportées à la salle. Plus de loges de côté, toutes de faces. Plus de chaises mobiles, qui sans cesse remuées, agaçaient tout le monde et faisaient un bruit à couvrir la voix des acteurs ; partout des stalles fixes, confortables, élégantes, numérotées et en gradins. Et quel programme : un Vitographe remarquable et Noblett, l'incomparable Noblett ! A côté de cela, mille autres numéros des plus intéressants.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

vêtant de bleu ou de rose, mais elle se prive du luxe de la traîne. Lea (tel est son nom) a une fillette de sept ans, du nom de Mata qui, lorsqu'elle revient de l'école, passe son temps à pêcher avec Iti ; la dite Mata se montre invariablement costumée de rose. Ces fillettes pêchent soit à la ligne, soit à la main au milieu des pierres que baigne la mer ; parfois les deux mères, Tea et Tetea, vont en faire de même, et cela me fait rire de les voir acerouïées les quatre sur des pierres à fleur d'eau, dans la position de grenouilles qui s'apprêtent à bondir ; les pans des peignoirs ou des chemises sont soigneusement relevés et ramenés dans le giron de leurs propriétaires, lesquelles, par d'ingénieuses manœuvres, cherchent à s'emparer des poissons dont elles sont fort friandes, mais à l'état cru, notez bien, plutôt qu'à l'état cuit.

Sans façons.

L'ameublement de leurs appartements n'est pas non plus très compliqué. D'abord, absence complète de table et de chaises ; la chaise c'est par terre, la table c'est par terre, le hamac c'est par terre. Seulement, dans les chambres, on étend de minces nattes sur le plancher ou sur le sol et on les maintient fort propres, ce qui n'est pas difficile, vu que les Canaques, qui vont toujours nu-pieds, ne salissent pas comme ils le feraien't s'ils portaient des souliers.

(A suivre.)